

# MODES

## NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

NOËL ! NOËL ! chantent les enfants. Voici venir, en effet, leurs fêtes de prédilection, — la Noël et le premier de l'an, — c'est-à-dire une série de surprises et d'enchantements en perspective. Combien de fois fillettes et garçons ont demandé à leur mère, « — Maman, est-ce que ce sera bientôt Noël ? — Oui, bientôt, mes chéris ! leur a-t-elle répondu : mais il faut être bien sages, autrement l'arbre de Noël ne portera aucun fruit, et le petit Jésus ne mettra rien dans vos souliers ! » Cette menace et cette espérance suffisent à calmer les plus turbulents, à rendre toute l'armée des bambins d'une sagesse rare, et les parents sont heureux d'en profiter.

A propos de ces gentils chérubins, voyons un peu quelles sont leurs toilettes. Jusqu'à quatre ans, il y a peu de différence entre le costume de petit garçon et celui de petite fille : ce sont les mêmes blouses russes, à plis plats et couchés, que l'on serre à la taille au moyen d'une large ceinture ; celle-ci, en velours, cachemire ou ruban, est ouverte sur la poitrine et nouée derrière, où elle forme un beau nœud à bouts flottants. Le genre veut, aujourd'hui, que les bas des enfants soient de couleur : bleu, rouge, marron, etc. ; dans tous les cas, assortis à la cravate et à la ceinture. Quant à l'étoffe de la robe, elle varie entre le velours, le plaid écossais (coupé en biais ou non) et le cheviot. La coiffure la plus généralement adoptée pour l'extrême jeunesse est un chapeau de feutre gris « prince de Galles », garni d'un large galon de même nuance posé à plat, avec une aile d'oiseau placée sur le côté. Les larges vêtements qui enveloppent bien l'enfant et le garantissent du froid sont naturellement préférés en cette saison : pelisse russe ou paletot hongrois en drap-velours garni de fourrure.

Au-dessus de huit ans, les fillettes sont habillées en petites femmes ; toutefois on observe à leur égard une grande simplicité : plus de seconde jupe, peu ou point de volants, aucun pouff ; en un mot, rien d'ébouriffant, quelles que soient la position et la

fortune des parents. La *capote* (genre militaire) remplace la polonaise pour les jeunes filles ; ce vêtement, qui n'est ni beau ni élégant, est en revanche fort commode et convient parfaitement à l'écolière : les mères l'ont bien compris ; aussi le succès en est-il assuré, malgré les protestations de ces futures élégantes.

Pendant la période des études, on doit s'appliquer à enlever aux enfants toute préoccupation vaniteuse, et la toilette est de ce nombre ; on évite ainsi l'orgueil, les rivalités, l'envie, trois sentiments dont le germe est dans le cœur de tous les humains, et qu'une éducation bien comprise peut seule anéantir.



P. N° 234. CHAPEAU DE THÉÂTRE.

Modèle de M<sup>lle</sup> Émile Bayart (rue Vivienne, 31).

C'est sans doute en vue du froid rigoureux prédit par messieurs les astronomes que la mode a lancé toutes les houpelandes dont on s'emmitoufle depuis quelque temps. Les femmes ont endossé avec empressement la pelisse, la rotonde, les grands paletots : les premières en soie ou en cachemire, les derniers en velours ou en matelassé ; tous doublés de fourrure et quelques-uns garnis de même. Ces vêtements offrent, du reste, un précieux avantage, celui de pouvoir servir en toute circonstance, à pied ou en voiture. C'est simple et confortable en même temps.

Nous ne saurions voir d'aussi bon œil la capote en drap gris, serrée à la taille par une ceinture, que les hommes surtout, et les plus élégants, semblent patronner. Cette importa-

tion anglaise ou américaine, dont nous avons oublié le nom, est presque grotesque. Quelques jeunes gens portent ces capotes si longues, qu'ils sont obligés de les retrousser en traversant la chaussée !

Pour clore la question du vêtement, nous dirons à certaines dames, très inquiètes sur le sort du dolman, qu'à Paris on en voit toujours. La forme est, à peu de chose près, la même que celle de l'an passé ; pour quelques-uns on a seulement remplacé

la manche ouverte par la manche grecque pendante. Les plus nouveaux sont en matelassé de soie, et certains d'entre eux sont brodés de jais; rien de plus riche que l'aspect de ces perles suivant tout les contours du dessin de cette étoffe, déjà si belle. De plus, ils sont bordés de fourrure ou de plumes de coq. Le dolman est très goûté comme sortie de théâtre et de bal; mais pour cet usage, on préfère généralement la forme ancienne. Nous en avons vu de charmants en matelassé blanc, entouré de cygne, et en matelassé bleu pâle, garni de renard argenté.

Nous avons omis, dans notre dernière revue, de noter l'apparition dans les modes du manteau *Petit abbé*, non comme vêtement sérieux, mais comme appendice coquet d'une robe élégante. Certaines couturières ont un talent remarquable pour le draper artistiquement sur le milieu du dos d'un corsage dont il dépasse à peine la taille. C'est d'un aspect ravissant, ou d'un grotesque achevé, selon la façon dont il est compris et porté. Il ne faut pas le confondre avec le manteau de cour, lequel n'est autre chose que le pli Bulgare, monté par plusieurs plis creux, réunis et fixés au milieu du jupon, dont il forme la traîne en éventail. Ces deux dispositions ne conviennent absolument qu'à la femme du grand monde.

Où donc reçoit-on? Est-ce dans le monde officiel, dans la haute finance, au sein de l'aristocratie?... Dans tous les cas, voici une toilette *ad hoc*: — Jupon de satin blanc, bouillonné devant en vagues houleuses, coulissé sur les côtés à ganses serrées, avec un manteau en brocatelle blanche formant la traîne; celui-ci est fixé au milieu du jupon par des plis montés à tête. Des écharpes en tulle blanc brodé d'argent entourent plusieurs fois le jupon, en le bridant, avec des guirlandes de géranium rouge et feuillage foncé. Le corsage, décolleté, offre cette particularité qu'il est ouvert en cœur devant et derrière, avec des draperies de tulle argenté coupé de géranium.

A propos des toilettes du soir, signalons, en passant, la constance de la mode pour les couronnes de fleurs; elle se compose surtout de roses, de reines-marguerites et d'œillets de teintes très variées. Rien de plus seyant pour le théâtre, accompagné de la mantille espagnole en dentelle noire ou blanche.

Autre détail de soirée: l'éventail géant est complètement démodé, personne n'en veut plus, et, ce qui est juste, personne ne le regrette. On lui préfère un éventail de grandeur moyenne.

Décidément le rouge — rien de la politique — revient sur l'eau! Il ne se montre que timidement voilé pour les toilettes de jour, mais le soir il se livre entièrement à l'éclat des lumières. Ne nous en plaignons pas: c'est une belle couleur, qui convient à presque tous les genres de beauté.

Les magasins rivalisent de zèle et de séductions, depuis quelques jours surtout; comment y résister? On n'y songe même pas, car tout le monde achète plus ou moins en ce moment, à l'occasion de Noël et du jour de l'an, et si le choix est immense, l'embarras n'est pas moins grand. Il faut donc prendre le temps d'y songer. C'est pourquoi nous passerons, si vous le voulez bien, une petite revue de ce que l'industrie française peut offrir en cette occasion.

La bijouterie se présente tout d'abord à l'esprit; c'est une branche féconde en produits précieux, soit que l'on s'adresse au *faux* ou au *vrai*. J'ai vu, entre autres objets, des papillons en pierreries éclatantes d'un travail exquis, et sous toutes les formes. Ce bijou, fort à la mode, est monté en boucles d'oreilles, en broches et en épingles.

La confiserie vient ensuite nous présenter toutes ses douceurs. On voit, cette année, des marrons pris sur le vif, les uns bouillis,

les autres rôtis, des grappes de raisins de caisse en chocolat surfin; il y a aussi des champignons et des bouchons de liège admirablement imités. Le coffret riche et sérieux est souvent remplacé par des objets de fantaisie amusants ou grotesques.

En lingerie, on trouve de belles ceintures larges en ruban Renaissance, ruban damassé, natté, etc., avec nœuds assortis; des fichus Marie-Antoinette, paysanne, Charlotte Corday, en tulle, crêpe de Chine ou crêpe lisse; des fançons de théâtre en tricot de laine, zéphir et franges muguet de soie (une nouveauté); enfin, des parures de toutes sortes.

On peut encore offrir une boîte garnie de beaux gants, ou un sachet parfumé contenant des mouchoirs; de jolies aumonières, avec ceintures et châtelaines; des gibecières en cuir russe et marroquin, des sacs de toute sorte.

En fait de coffrets, des boîtes à thé, à bijoux, à cartes; des boîtes de parfumerie, des caves à odeurs, des glaces à main, des psychés, des bonbonnières, des éventails, etc., etc.

La catégorie des étrennes utiles ne s'offre qu'entre parents et intimes. Passé ce degré, le cadeau devient d'une appréciation fort difficile, même pour les personnes intéressées; il est donc impossible de donner un conseil précis. Heureusement qu'un sac de bonbons portant une étiquette connue, ou de jolies fleurs, sont toujours présentables et reçus avec plaisir.

MARY D'AUBERVILLE.

#### Description des gravures dans le texte.

P. N° 234.

CHAPEAU DE THÉÂTRE, en velours noir, à fond mou et passe relevée en diadème, garni dessous d'une torsade encadrée de dentelle blanche et d'un oiseau (colibri) posé au milieu. La calotte est entourée d'une dentelle semblable à la précédente et formant un bavolet derrière. Un panache de plumes blanches posé en aigrette termine le tout.

D G. N° 471.

1. Dolman-mantelet, en drap velours marron, garni de larges galons perlés et de marmotte. Ce vêtement affecte derrière la forme dolman; devant, c'est tout autre chose: la manche recouvre les devants du mantelet, qui prennent naissance à la couture d'épaule, et ferme le vêtement dans le haut. Dans le bas, la pointe inférieure de la manche est attachée à l'angle du pan du mantelet.

2. Tunique et corsage en velours et matelassé noirs. — Les devants de la tunique, qui sont en matelassé, forment de longs pans carrés, entourés de franges de jais. La partie de derrière, en velours noir, est relevée en pouff par la réunion des angles du matelassé, qui restent ainsi maintenus sous un nœud de velours et un motif de jais. — Corsage en matelassé, avec basque garnie de jais, ouverte derrière sur le pouff. Col montant et col rabattu sous forme de revers, en velours, entouré de franges de jais. Manches de velours et parement en matelassé, coupé par une bande de velours.

3. Paletot demi-ajusté, en drap mousse, gris foncé. — Triple collet dans le haut et manches *Page*. La jupe forme un pli postillon derrière; tous les bords sont ornés de franges grillées, en laine assortie, et de bandes en faille de même nuance, qui dessinent une sorte de grecque dans le bas du vêtement.

4. Paletot en drap velours gris, demi-ajusté derrière, imitant le mantelet devant. — Les manches sont formées par l'ampleur du vêtement, et le poids en est soutenu par une garniture de galons noirs encadrant des boutons noirs. A l'endroit où ceux-ci s'arrêtent, la manche est drapée, puis fixée aux côtés devant par un nœud de faille et des glands. Une garniture de boutons semblable à la précédente recouvre la couture du milieu du dos, avec nœud et glands au bas. Bandes de skongs sur tous les bords.

5. Paletot duchesse en matelassé. Ce vêtement représente un paletot demi-ajusté ordinaire et long dont on a supprimé la jupe par derrière, le dos finissant en basques postillon. Un nœud en velours réunit, au bas de la basque, les deux bords des devants. Manches à sabot. Colletette ruchée en velours. Franges *copeaux* sur tous les bords.

6. Petit garçon de 9 à 11 ans. — Costume en drap bleu. — Pantalon arreté au genou sur les guêtres assorties. — Paletot sac en drap monton, garni d'astrakan sur tous les bords, les poches et parements, fermé par des bran-

debours en gros cordon et des olives. — Coiffure hongroise en drap et astrakan assortis.

#### Description de la planche colorée n° 1186.

1. TOILETTE DE VISITE. — Jupou uni à traine, en matelassé noir. — Polonoise en velours noir et plastron en matelassé sur le devant du corsage, qu'il ferme par des motifs en passementerie perlée de jais. Manches à double cornet, au milieu duquel est posée une passementerie perlée. La jupe de la polonoise est relevée et drapée derrière, au milieu, par un joli motif de passementerie. — Lingerie ruchée. — Chapeau de velours noir à larges ailes, garni de coques en velours et de plumes.

2. TOILETTE DE SOIRÉE. — Jupou en faille bleu lumière, derrière et devant; les petits côtés en faille rose. La traine, bordée d'un large ruban rose, est montée en plis pressés formant tuyaux dans le bas, et ses côtés sont garnis d'un plissé à la vieille en faille. Le devant de la jupe se termine par trois plissés alternés, en faille rose et faille bleue. Les petits côtés en faille dans le bas, jusqu'à une certaine hauteur, de draperies en faille bleue, réunies par des nœuds qui se détachent sur le fond rose. Ces draperies prennent naissance d'une part sous le plissé rose de la traine, d'autre part sous un plissé de faille bleue qui encadre les devants. — Tunique en damas Renaissance rose pâle, entourée devant d'un plissé bleu, et derrière de deux plissés plus petits. La tunique est relevée sur les côtés, qu'elle laisse à découvert, et le milieu derrière est garni de nœuds bleus doublés de rose. — Corsage en faille bleue, à basques rondes, garni de bretelles en faille rose plissée. Manches entourées d'un volant bleu, garni de plissés et soutenu par une bande de faille rose et un nœud bleu. — Riche col en dentelle blanche, ouvert devant. Sous-manches assorties.

#### Description du patron découpé.

Pour les abonnées de la 2<sup>e</sup> édition.

CONFECTION POUR TOILETTE DE VILLE. — Ce vêtement se fait en drap mousse, gris foncé, garni de biais en faille de même nuance. Il est demi-ajusté, à basques plissées derrière et découpées à la grecque; ces basques sont plus courtes sur le côté. Il est accompagné d'un triple collet ouvert derrière (les deux collets de dessus sont indiqués sur le patron par un pointillé). La manche *Poge* est ouverte à la saignée du bras.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1°. Devant. — 2°. Petit côté. — 3°. Dos. — 4°. Manche. — 5°. Collet.  
(Voir ce modèle sur notre gravure noire D. G. n° 471, figure 3.)

### LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Il vient de paraître une petite brochure ayant la prétention de donner des vers inédits d'Alfred de Musset; cela s'appelle : *Un rêve*, et aurait été retrouvé en province. Ces vers portent la date de 1828 et annonçaient peu l'immense talent futur de leur auteur. Il est vrai qu'il faut faire la part de l'âge de celui-ci, et aussi celle du temps où ils ont été écrits : car on y trouve un manoir, un beffroi, des moines, des nonnes, des chauve-souris, des cierges, des anges, la lune, un nain, toutes choses qui étaient fort à la mode chez les romantiques de cette époque.

Le début de cette publication est un portrait écrit de l'auteur, et sur ce point on a eu tort, car, pour ceux qui ont connu le célèbre poète, ce portrait est si peu ressemblant qu'il semble également sortir du *rêve*.

« Musset, y est-il dit, par un privilège unique, réalisait l'idée » qu'on se fait de sa personne en lisant ses écrits, car il eut, » en même temps, et la beauté et l'élégance de son génie. Sa » grâce, son front inspiré, sa chevelure apollonienne, il garda » tout cela inaltéré jusqu'au bout, malgré l'affaiblissement de son » esprit et le délabrement de son corps. »

Hélas ! il est triste de devoir apporter un correctif à ces lignes enthousiastes ; mais tous ceux qui ont vu le charmant génie dont il est question peuvent affirmer, avec moi, qu'il était bien loin

d'avoir « gardé inaltérés » les dons brillants énumérés plus haut : car, bien avant sa fin, sa grâce était devenue de la roideur, l'inspiration avait déserté son front, son œil s'était éteint ; il semblait toujours vivre dans un état de somnambulisme ; et de son élégance d'autrefois, il n'avait conservé qu'une certaine correction britannique qui ne l'abandonnait jamais.

Quand j'ai connu Alfred de Musset, il n'était point encore livré complètement à ce qu'on s'est plu à appeler « ses excès », chapitre sur lequel il y a fort à rabattre, quoiqu'ils fussent pour lui une honte autant qu'un malheur ; il commençait déjà, disait-on, à s'y abandonner, mais il avait de longues intermittences pendant lesquelles il était lui-même, c'est-à-dire un homme charmant. Il faisait alors partie de l'intimité de la princesse Belgiojoso, femme singulière qui jouissait d'une sorte de célébrité à l'époque dont je parle, et qui était une des figures les plus curieuses de ce grand panorama d'une aristocratie exotique ouvert à perpétuité dans certains salons de la haute société parisienne, alors qu'il y avait de vrais salons à Paris.

Elle avait dû être fort belle, cette princesse, si l'on en jugeait par les restes de sa figure encore très remarquable, malgré la trace des années et leur outrage non moins irréparable pour elle que pour toute autre femme, malgré sa lutte incessante aussi, et douze ou quinze années qu'elle voulait à tout prix enterrer, mais qui, de leur côté, s'obstinaient à ne point disparaître. Jamais créature humaine, à ce que racontaient peu charitablement ses amies et même ses amis, n'avait fait plus qu'elle abus de tous les exercices du cœur ; elle avait, paraît-il, exécuté sur ce malheureux instrument tous les graves motifs de la passion, toutes les fantaisies brillantes de la coquetterie : aussi l'instrument était-il quelque peu fatigué ; telle corde était brisée, telle autre ne résonnait plus, mais le talent de l'artiste était dans sa toute-puissance, ce qui fait que son salon était assiégé par toutes les illustrations de l'époque.

Rossini y tenait le piano quand on faisait de la musique, Berryer y improvisait ces charmantes historiettes dans lesquelles il était passé maître, et Alfred de Musset faisait, pour le petit théâtre de paravent qui se dressait souvent en ce salon, ces jolis proverbes qui ont depuis été joués sur toutes les scènes et traduits en toutes les langues ; mais ils ne seront jamais joués ou traduits comme ils le furent alors chez la princesse, parce que ceux qui les représentaient parlaient leur propre langue, marchaient dans leurs souliers, en un mot étaient eux-mêmes, l'auteur s'étant complu à prendre ses sujets dans cette société élégante et légère qui donnait le ton à Paris et qui s'est évanouie pour toujours.

Ainsi, même au Théâtre-Français, l'acteur de talent qui a rempli le principal rôle dans *Un Caprice* n'allait point à la cheville de certain pair de France, alors jeune, brillant et heureux, mais qui depuis sut gaspiller toute sa vie.

C'est du comte d'Althon-Shée que je veux parler, — celui qui est mort presque misérable et presque aveugle l'été dernier et à qui pourtant tout avait été donné pour être heureux en ce monde.

Le pauvre homme — que j'aimais beaucoup, car nous étions alliés de famille et il avait été mon camarade d'enfance — était malheureusement né cent ans trop tard, et ce fut son plus grand péché ; sous la Régence, en effet, il eût été un roué des mieux réussis. Plein d'esprit, de gentillesse, aussi léger de tête que de cœur, il avait tout pour plaire et pour faire des folies, rien pour faire un homme d'Etat. Mais, comme la politique est la seule corde vibrante de notre époque, et comme il voulait faire parler de lui, n'importe à quel prix et par quel moyen, il fit des extravagances, ne sachant pas faire autre chose.

À l'âge de huit ans, il avait hérité de son père le titre de comte, avec la pairie, qui était encore héréditaire alors, et cinquante mille livres de rente ; mais, quand arriva 1818, ayant mené à très grandes guides et sa santé et sa fortune, il imagina de sortir de l'ornière en se jetant dans une nouvelle folie : il se fit socialiste

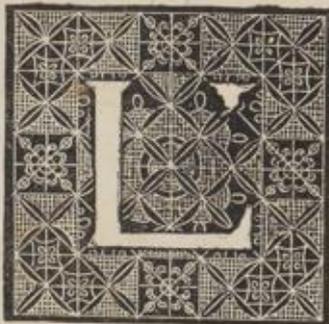
Vêtu alors du costume de l'emploi, c'est-à-dire portant habit, veste et culotte de ce velours à côtes que portent souvent les ouvriers, — mais qui pour lui n'en sortaient pas moins de chez le meilleur tailleur de l'époque, — notre ex-pair de France, coiffé d'une jolie petite casquette crânement posée sur le coin de l'oreille, s'en allait courir les barrières, dans l'espoir d'attraper la popularité en mangeant du veau et de la salade avec les frères et amis. Puis, une fois sa corvée faite, il rentrait chez lui au plus vite, et tout aussitôt Jean, son valet de chambre, apportait à *Monsieur le Comte* de l'eau parfumée dans une belle cuvette en porcelaine de Sèvres pour qu'il s'y lavât les mains au plus vite afin d'enlever toute la sueur plébéienne dont elles pouvaient être imprégnées.

Hélas ! malgré toutes ses peines et ses petites comédies, le pauvre garçon ne put jamais se faire prendre au sérieux ni par les hommes politiques dont il voulut se servir, ni même par le peuple qui a le flair meilleur qu'on ne le pense, et il resta sur le carreau, très blessé de sa mésaventure. Il fit encore une nouvelle tentative en essayant de lutter contre M. Thiers aux élections de 1869 et ce fut son coup de grâce : aussi, depuis ce jour, il ne se fit plus aucune illusion, végéta tristement et s'éteignit désenchanté de tout.

D'Alton-Shée fut, en son beau temps, un des fondateurs du Jockey-Club, et, je le répète, s'il fût venu sur la terre cent ans plus tôt, il eût eu une existence charmante, car il avait toutes les qualités aimables et tous les vices dangereux du dix-huitième siècle. Brave, gai, insouciant, insoucieux, d'une distinction parfaite, mais ne croyant ni à Dieu ni à diable, ne rêvant que folies et plaisirs, se croyant tout permis en fait d'extravagances, en un mot ne reculant devant personne ni devant rien, c'était un type parfaitement réussi de ces roués de la Régence dont on a essayé de nous tracer le portrait et dans les romans et sur la scène. Enfin, pour le peindre d'un seul mot, il me suffira de rappeler qu'il avait été surnommé le *prince tout à toutes*.

Comtesse de BASSANVILLE.

## LA DENTELLE



histoire des arts appliqués à l'industrie n'avait pas eu depuis bien longtemps, surtout en ce qui concerne la toilette, la bonne fortune de s'enrichir d'un ouvrage aussi important que celui dont nous allons parler. La DENTELLE, à laquelle il est consacré, y est étudiée sous tous ses aspects, et l'on peut dire que, pour la première fois, ce précieux tissu, qui joue un si

grand rôle dans l'ajustement des femmes, a du même coup rencontré, en M. Joseph Seguin, un historien d'une haute compétence, dont l'œuvre constitue à la fois un beau et bon livre, et en M. J. Rothschild, un éditeur intelligent, qui n'a rien épargné pour que ce trésor d'archéologie et de critique doive nécessairement prendre place dans toutes les bibliothèques (1).

L'antiquité, l'origine exacte de la dentelle ont donné lieu, depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, à des controverses nombreuses. M. Seguin, après s'être livré à de consciencieuses recherches, s'est d'abord attaché à réfuter avec preuves toutes les erreurs commises par ses devanciers, et de ce que les plus anciennes guipures et les plus

anciens modèles gravés nous sont venus de Venise, il a logiquement conclu que la dentelle avait dû être une invention italienne.

N'est-il pas évident, en effet, que si les peuples de l'Orient (comme le prétendent ceux qui attribuent à ce genre d'ouvrage une haute antiquité et une origine orientale) avaient fabriqué la dentelle plusieurs siècles avant qu'elle fût connue en Europe, il serait bien étrange qu'ils eussent cessé d'en faire, du jour où ils nous auraient communiqué leur secret, alors surtout que ces peuples ont si fidèlement conservé, depuis les commencements de l'histoire, leurs idées, leurs mœurs, leurs costumes et leurs industries ?



Dentellière des environs du Puy.

Quant à l'apparition de la dentelle en France, nul doute qu'elle ne soit postérieure au règne de François I<sup>er</sup> ; elle s'explique d'ailleurs par ce fait que Catherine de Médicis, appelée à devenir en 1533 la femme de Henri II, attira à la cour un certain nombre de personnages distingués, ses compatriotes, qui y introduisirent les colifichets de leur pays.

Ces deux points d'histoire établis, — convaincu qu'il importe, dans l'intérêt du mouvement artistique et industriel, de demander aux créations du passé des éléments d'études d'où puisse jaillir une source féconde d'idées et de créations inédites, — M. Seguin aborde la partie descriptive de son ouvrage.

Il passe successivement en revue tous les genres de fabrication et, en en faisant connaître tous les centres, n'omet rien de ce qui peut instruire ou intéresser le lecteur. Pour lui rendre la route plus attrayante, il la sème de nombreuses vignettes intercalées dans le texte et représentant, comme celles que nous lui empruntons, des dessins de dentelles d'après les meilleurs maîtres du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle. Enfin, il complète ce superbe ouvrage in-folio, si luxueusement édité, par cinquante planches phototypographiques inaltérables, de même dimension, reproduisant, d'après les plus beaux types choisis dans les collections publiques et privées, des modèles de dentelles, de passements aux fuseaux, de points coupés à l'aiguille, points de Venise, de Gênes, guipures, Malines, Valenciennes, points d'Alençon, d'Angleterre, etc.

Qui ne comprend maintenant toute l'importance d'un tel livre ? La part faite à la dentelle dans la décoration des intérieurs, dans l'ornement de la toilette civile et religieuse, suffirait seule à le rendre indispensable.

Aux artistes, peintres et sculpteurs, qui ne veulent pas s'exposer à commettre des anachronismes, il fournira, grâce aux nombreux types qui y sont reproduits avec leurs dates, un répertoire incomparable.

Aux fabricants de dentelles, il offrira la description des différents procédés de fabrication propres à chaque pays, et des modèles dont il leur sera loisible de tirer parti.

(1) *La Dentelle*, par J. Seguin. Prix : 100 fr. ; relié, 120 fr. — J. Rothschild, éditeur, 13, rue des Saints-Pères, Paris.





*Hubert Davrel*

*A. Leroy, imp. r. des Minimes 16.*

*Ad. Goubaud & Fils Ed. Paris*

*1186*

## LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

*Coiffettes de M<sup>lle</sup> Koenig, r. Monsigny, 19. Parfums de Pinaud & Meyer, Boul. des Italiens, 30.*

*Couture Régente de M<sup>me</sup> De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Eau Gâuloise de M<sup>me</sup> V. Rolander, de Provence, 4.*

*Envois de la M<sup>me</sup> de Commission Lassalle & C<sup>ie</sup>, rue Louis-le-Grand, 25.*

*Cutlers at Stationers' Hall.*

*LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street (Opposite Garden, W.C.)*

les femmes, en  
 se font peindre  
 le portrait de  
 la part de Bruxelles  
 de Bruges, à  
 en ce ne pas exposer  
 à autre usage le  
 pour, au  
 propos, au  
 sont traités sur  
 marchand de brides,  
 des lignes, qui à  
 que sur le tra  
 de la garniture d  
 de des robes, au  
 l'ancien  
 l'ère, tel qu'on l'  
 avec les  
 les robes br  
 es, ses grands j  
 exécutés du point  
 sur les applicat  
 flânerie ou le  
 ce, au caractère  
 se trahi, ser, re  
 les aux faveurs fa  
 e d'astre, à Lille, à  
 précédées par un a  
 Notamment que le  
 ces - mais que i  
 si il - de discrét  
 ont de reprodu  
 ou d'imiter,  
 ces, qui d'après  
 remier aux ra  
 les de Louis XIII  
 sont rois de la  
 l'ère, et ont  
 se d'après inven  
 la pour les tail  
 de Mme de  
 de de M  
 de Louis. Il impor  
 tant de ne pas  
 employer d'imit  
 ions, pour ju  
 gement, à l'ancien  
 temps d'astre, et  
 de se conseiller  
 d'après l'ancien  
 l'ère de Louis XIII  
 ou d'un âge mar  
 que les dentelles  
 qui paraissent plus  
 de l'ère et les gros de  
 l'ère.

Aux femmes, enfin, qui ont souci de leur parure, il enseignera à ne point prendre indifféremment, pour l'adapter à leur toilette, du point de Bruxelles, aux contours résolument accusés, ou de la dentelle de Bruges, à l'aspect harmonieux et *flou*; il leur permet-

tra de ne pas confondre dans un même usage le point d'Alençon, au dessin toujours prononcé, aux fleurs richement brodées sur réseau ou sur fond de brides, et les Malines légères, qui n'ont d'accent que sur le trait du dessin; la guipure d'Honiton, aux fins toilés, aux reliefs discrets, et l'ancien point de France, tel qu'on l'imite aujourd'hui, avec ses rebauts gras, ses fortes brides picotées, ses grands jours imités eux-mêmes du point de Venise; les applications dites d'Angleterre ou le point de gaze, au caractère magnifique, tranché, fier, et les dentelles aux fuseaux fabriquées en Flandre, à Lille, à Arras, à Mirecourt, qui se distinguent des précédentes par un air de souplesse, de légèreté et de douceur.

Maintenant que les femmes seules portent des dentelles, il importe — ainsi que le fait observer un écrivain des plus autorisés (1) — de discerner, parmi les anciens modèles qu'on serait tenté de reproduire ou d'imiter, ceux qui durent convenir aux raffinés de Louis XIII ou aux roués de la Régence, et ceux qui furent inventés pour les toilettes de Mme de Lude ou de Mlle de Blois. Il importe aussi de ne pas employer étourdiment, pour jupons, d'anciennes nappes d'autel, et de ne conseiller qu'aux femmes d'une beauté virile ou d'un âge marqué les dentelles que portaient jadis les princes de l'Église et les gens de robe.

Indépendamment de ces différences, il en est d'autres tout aussi sensibles dans la dentelle qui n'est destinée qu'à des femmes. Il y a du point pour toutes les saisons, pour les diverses parties du jour, pour celles du vêtement; il y en a aussi pour tous les âges.

(1) *L'art dans la parure et dans le vêtement*, par M. Charles Blanc. — Librairie Renouard, 6, rue de Tournon, Paris.

Dejà, sous Louis XV, le point d'Alençon et le point d'Argentan étaient désignés par l'étiquette comme « dentelles d'hiver, » et il est certain que leur gravité se prêtait à une pareille désignation. Il n'est pas nécessaire d'être bien avant dans le secret des

femmes pour savoir qu'il y a des dentelles du matin et des dentelles du soir, des Valenciennes au clair réseau pour les négligés d'intérieur, des mignonnettes pour les coiffures sans prétention apparente, des campanes étroites pour border le linge ordinaire, des dentelles-torchon pour servir à l'ornement de ces costumes de campagne ou de plage qui affectent de racheter, par une coupe élégante, le rude confort de l'étoffe.

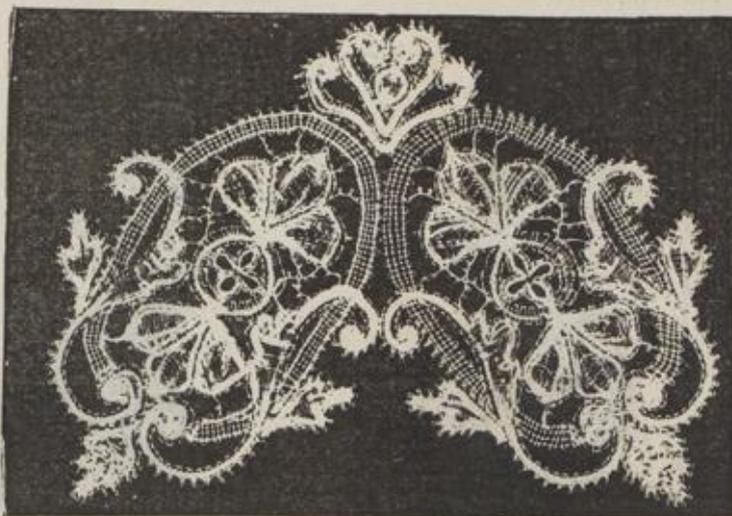
Mais quand il s'agit de ces grandes affaires, la toilette de promenade, la toilette de visite très habillée, la toilette de courses, la toilette de bal, le choix des dentelles a une importance considérable. C'est alors qu'il faut prendre garde à ce qui est grave ou léger; mince ou épais, aux points plats et aux points en relief, aux entre-deux délicats qui orneront un plastron de nansouk, aux dentelles de Bruges qui formeront un corsage assez doux pour être rehaussé de petits nœuds en velours, aux

guipures qui, tombant sur la gorge en coquillé, corrigeront la roideur d'une collerette Médicis, relevée en éventail.

Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre plus longuement aujourd'hui sur ce sujet. Dans un autre numéro, nous mettrons sous les yeux de nos lectrices, avec quelques nouveaux dessins de dentelles, un intéressant extrait de cet ouvrage qui a mérité d'être loué sans restriction aucune par M. Charles Blanc, l'un des membres les plus distingués de l'Institut. Il est vrai que l'éloge était facile et eût pu,

comme le livre lui-même, se résumer en deux mots: M. Joseph Seguin a su réunir — ce que personne n'avait encore fait — une collection complète de tous les genres de dentelles qui ont existé, et écrire une histoire véridique de ce charmant tissu, ce qui, nous devons le constater, ne s'était pas vu davantage.

Robert HYENNE.



Fleur d'application de Mirecourt.



Passement de Point coupé, d'après Siebmacher (Nuremberg, 1604).



PLANCHE DG. N° 471. - GRANDES CONFECTIONS D'HIVER; NOUVEAUX MO... ADOLPHINE R...



## LES SOULIERS D'ENFANTS

(CONTE DE NOËL)

## I

La petite maison n'avait qu'une seule pièce, au rez-de-chaussée; ses quatre murs lézardés soutenaient le toit de chaume qui abritait les pauvres gens contre la pluie, les vents, le froid et la neige.

A l'intérieur, tout est si bien rangé et si propre, que les vieux meubles disloqués et vermoulus ont comme un air de gaieté.

Une jeune femme tricote activement devant deux morceaux de bois mort rond qui se consomment lentement dans le foyer de la cheminée. Près d'elle, sur une vieille couverture de laine pliée en quatre, ses enfants, deux petits garçons, jouent et s'embrassent. L'aîné se nomme André, il a sept ans; le second n'a pas encore quinze mois. André amuse son petit frère; il l'empêche de s'impatienter et de pleurer, pour permettre à sa mère de travailler. Celle-ci a plus souvent les yeux sur les deux têtes blondes que sur ses longues aiguilles d'acier; mais le tricot n'en va pas moins vite.

C'est une femme d'environ trente ans; elle a dû être jolie, mais elle est pâle et amaigrie; on voit qu'elle souffre. Par instants, deux larmes brillent dans ses yeux, s'échappent d'entre ses longs cils et tombent sur ses joues.

## II

Tout-à-coup, sur ce tableau de famille, la porte s'ouvrit et un des huissiers de la justice de paix du canton entra.

En le voyant, la jeune mère laissa tomber son ouvrage à ses pieds; son visage devint plus pâle encore et elle se leva toute tremblante.

— Avant d'exécuter les ordres de M. Gorjut, dit l'huissier, je viens vous demander si vous pouvez payer.

— Hélas! monsieur, mon mari a cherché à emprunter, mais il n'a pu trouver un sou. Nous sommes trop misérables, on n'a pas confiance. Ainsi, c'est bien fini, M. Gorjut n'a pas pitié de nous?

— Je lui ai demandé de vous accorder du temps. Il ne veut rien entendre. C'est aujourd'hui la veille de Noël: il vous reste une demi-journée et demain pour trouver la somme.

— Nous ne la trouverons pas, monsieur Girardin, nous ne la trouverons pas! s'écria la pauvre femme en pleurant. Quarante-vingt francs! Qui donc nous prêterait tant d'argent? Ah! je vous en prie, monsieur, je vous en supplie, ayez pitié de nous.

— Je ne puis rien, ma chère dame, rien.

— M. Gorjut est donc bien dur?... Nous chasser de sa maison au milieu de l'hiver, vendre nos pauvres meubles!... il veut donc que nous mourions de faim et de froid dans la neige? Nous ne lui avons jamais fait de mal pourtant. Mon homme n'est pas un débauché, un coureur, un paresseux; c'est un bon père, un bon mari, un travailleur: vous le connaissez, M. Girardin. S'il n'a pas payé, c'est qu'il a été malade pendant deux mois. M. Gorjut le sait bien. Est-ce qu'on peut empêcher la maladie de venir? Ah! tenez, s'écria-t-elle avec désespoir, M. Gorjut est un méchant homme, il veut tuer mes enfants!

— Je voudrais pouvoir vous venir en aide, dit l'huissier avec émotion; mais j'ai sept enfants à nourrir et je suis pauvre, presque aussi pauvre que vous. Il vous reste encore un espoir, allez voir M. Gorjut. Peut-être se laissera-t-il attendrir.

— Est-ce qu'il voudra me recevoir?

— Je l'espère. Je dois vous dire aussi que votre mari l'a rendu furieux en allant travailler chez d'autres au lieu de s'acquitter en faisant des journées pour lui.

— M. Gorjut est injuste, répliqua-t-elle vivement. Jacques n'a

pas refusé de travailler pour lui. S'il est allé chez les autres, c'est parce que M. Gorjut voulait lui retenir le prix de toutes ses journées. Était-ce possible? était-ce raisonnable? Calculez, M. Girardin: Jacques gagne 1 fr. 50 par jour; pour s'acquitter envers M. Gorjut, il lui faudrait tout près de deux mois, n'est-ce pas? Eh! bien, pendant ce temps-là, avec quoi mangerions-nous? Si seulement il nous laissait la moitié, quinze sous chaque jour, c'est peu, quand il faut tout acheter, mais on s'arrange, on se prive... Au lieu de ça, il veut tout garder. Est-ce juste, M. Girardin, est-ce juste?

— Je suis de votre avis, ma chère dame, ce n'est pas possible.

— Je suivrai votre conseil, M. Girardin, je vais aller voir M. Gorjut.

L'huissier se retira.

Depuis un instant, le plus jeune des enfants s'était endormi bercé dans les bras de son frère. La mère le prit doucement, lui mit un baiser sur le front et le coucha dans son berceau. Ensuite, elle débarbonilla André et lui mit sa blouse des dimanches; elle-même lissa ses cheveux, les emprisonna dans une coiffe blanche et changea de tablier. Puis, s'étant assurée que le petit dormait profondément, elle prit André par la main et sortit.

## III

Monsieur Gorjut, chaudement enveloppé dans une longue robe de chambre doublée de fourrures et les pieds dans une chancelière, malgré le grand feu clair qui flambait dans la cheminée, était occupé à aligner des chiffres et à faire des additions.

Mademoiselle Gorjut, une charmante jeune fille de dix-huit ans, lisait, assise près du feu.

Le riche propriétaire voulut bien interrompre son travail pour recevoir la visiteuse.

— M'apportez-vous mon argent? lui demanda-t-il durement.

— Hélas! non, Monsieur, répondit la pauvre femme.

— Si ce n'est pas pour me payer, pourquoi venez-vous?

— Je viens vous demander du temps, Monsieur; nous travaillerons, nous vous payerons, je vous le promets. Jacques va bien maintenant, les forces sont revenues.

— Du temps, un nouveau délai, non. Vous deviez payer à la Saint-Martin, nous voici à la fin de l'année! J'ai trop attendu, je ne veux plus attendre.

La malheureuse tremblait comme la feuille agitée par le vent. Le petit garçon tenait sa jupe à deux mains et, peureux, se cachait derrière elle.

— Monsieur Gorjut, reprit-elle, nous vous avons toujours bien payé. Si nous sommes en retard aujourd'hui, c'est la faute de la maladie.

— Ce n'est pas mon affaire. Si vous ne me payez pas demain, après-demain vous partirez.

— Mais où voulez-vous que nous allions?

— Cela ne me regarde pas.

— J'ai deux enfants, Monsieur Gorjut, celui-ci et un autre petit, tout petit, dit-elle en pleurant. Ah! vous n'aurez pas le cœur assez dur pour faire cela. Nous vous aimons, nous vous respectons; pourquoi nous traitez-vous si mal?

— Je veux être payé.

— Mademoiselle, reprit-elle en s'adressant à la jeune fille, de grâce, intercédez pour nous auprès de votre père!

Mlle Gorjut fit un mouvement, mais elle ne leva point les yeux et garda le silence.

La jeune femme resta un moment interdite et regarda, tour à tour, avec une sorte d'effroi, le père et la fille.

— Mon Dieu, dit-elle enfin, je n'aurais jamais cru qu'on pût être si cruel pour des malheureux.

Puis elle reprit doucement et avec une certaine dignité:

— Monsieur Gorjut, je vous demande pardon d'être venue

vous déranger; je l'avoue, j'espérais vous attendrir. Je n'aurais pas osé supposer que vous resteriez insensible devant la douleur d'une mère qui venait vous implorer au nom de ses enfants. Vous me repoussez, votre cœur est fermé pour nous; c'est à Dieu seul que je m'adresserai maintenant. Peut-être aura-t-il pitié de nous. Ah! Monsieur, je ne vous souhaite pas de souffrir un jour autant que moi!

Après ces paroles, elle prit son enfant dans ses bras et sortit vivement.

M. Gorjut se remit tranquillement à ses additions.

Mlle Gorjut ferma son livre. Sur la dernière page qu'elle avait lue, il était tombé deux larmes.

## IV

La jeune mère rentra chez elle; l'enfant dormait encore, le feu s'était éteint; elle s'assit près du berceau et se prit à sangloter.

Le petit André se haussa autant qu'il put, et étant parvenu à se suspendre au cou de sa mère, il couvrit ses joues de baisers.

— Maman, lui dit-il tout à coup, Monsieur Gorjut t'a fait pleurer; c'est un méchant, Monsieur Gorjut. Quand je serai grand, je le lui dirai. Maman, je ne veux plus que tu pleures.

— Eh bien! oui, je ne pleurerai plus.

— Écoute, c'est demain Noël. Tu m'as dit que, ce jour-là, le bon Noël apportait des bonbons aux enfants qui avaient été bien sages. Moi, j'ai été bien sage, n'est-ce pas, maman? Mon petit frère aussi.

— Oui, mon ami, vous avez été bien sages tous les deux.

— Le bon Noël viendra chez nous cette nuit?

— Je l'espère.

— Eh bien, maman, je ne veux pas de bonbons.

— Tu ne veux pas de bonbons, mon ami?

— Non, je vais dire ma prière, pour que le bon Noël apporte de l'argent.

— De l'argent?

— Oui, pour que M. Gorjut ne te fasse plus pleurer.

Et le petit garçon alla s'agenouiller, les mains jointes, au milieu de la chambre.

— Oh! oui, prier, prier! s'écria la mère.

Et, à son tour, elle se mit à genoux devant le berceau de son jeune fils.

Il était nuit noire lorsque Jacques rentra; il apportait, comme il le faisait chaque jour, un énorme fagot de bois mort, qu'il avait ramassé dans la forêt. Le bois mort brûle vite, mais on l'économisait pour que le fagot durât tout un jour.

En travaillant, Jacques avait eu chaud, puis, dans la forêt, en ramassant le bois le froid l'avait saisi: il était si légèrement vêtu! Il rentrait tout grelottant.

La jeune femme jeta vite sur le feu une brassée de bois. On fit cercle autour de la flamme pétillante.

Jacques mangea sa soupe sur ses genoux. Voyant qu'il ne parvenait pas à se réchauffer, il se mit au lit.

Un instant après, la mère coucha les enfants. Mais auparavant André, qui n'oubliait pas le bon Noël, eut soin de placer les petits soulers de son frère et les siens tout près du feu, sous le manteau de la cheminée.

— Te trouves-tu mieux? demanda la jeune femme à son mari.

— Oui, répondit-il. Je crois que je vais dormir, un bon sommeil me remettra.

— Moi, je vais faire la veillée de Noël, dit-elle.

Et elle reprit son tricot. C'était un gilet de laine qu'elle confectionnait pour son mari.

Une demi-heure plus tard, Jacques et les deux enfants dormaient.

## V

Elle travaillait, la jeune femme, et elle se disait:

— Quand Jacques portera ce bon tricot, il n'aura plus froid.

Elle pensait aussi à la menace du propriétaire et elle se trouvait bien malheureuse. Elle n'avait rien dit à son mari, car elle avait eu peur de le rendre plus malade. Elle préférait souffrir seule.

Vers dix heures et demie, la lampe s'éteignit tout d'un coup, faute d'huile. Il n'en restait plus dans la maison et elle n'avait pas d'argent pour en aller acheter.

Peu de temps après, les cloches sonnèrent à grande volée; elles appelaient les fidèles à la messe de minuit.

— Je suis bien mal vêtue pour aller à l'église, se dit la pauvre femme; mais n'importe, à l'entrée, cachée derrière un pilier, on ne me verra pas; j'entendrai les chants du prêtre et je joindrai mes prières à celle des autres femmes.

Jacques et les enfants dormaient toujours.

Elle s'éloigna à petits pas et sortit sans bruit de la maison.

Cinq minutes après, deux femmes, dont l'une portait une lanterne sourde, s'arrêtèrent devant la porte de l'humble demeure.

Il avait neigé dans la soirée, puis à la neige avait succédé un épais brouillard.

— Il n'y a pas de lumière dans la chambre, dit à voix basse l'une des deux femmes.

— C'est vrai, répondit l'autre; ils sont couchés, sans doute.

— Faut-il entrer?

— Oui. La porte n'est sûrement fermée qu'au loquet. Dans le village, les pauvres gens ne se servent pas de clef.

La plus jeune des deux femmes prit la lanterne des mains de sa compagne, ouvrit la porte doucement et entra seule dans la maison.

Elle s'avança timidement jusqu'auprès du lit du petit André. Là, elle s'arrêta. Puis, projetant la lumière de la lanterne sur les objets, elle regarda. Elle vit Jacques endormi, l'enfant dans son berceau, et le visage frais et rose d'André, ressortant comme une peinture sur la toile blanche de son petit oreiller. Il lui sembla que le garçonnet avait ouvert les yeux.

Elle s'approcha de la table en plongeant la main dans la poche de sa robe. Elle la retira fermée, avec l'intention évidente de mettre sur la table ce qu'elle tenait. Mais, en ce moment, la lumière de la lanterne frappa en plein sur les petits souliers placés par André sous le manteau de la cheminée.

L'inconnue tressaillit et un sourire céleste parut sur ses lèvres.

Elle s'approcha vivement de la cheminée, se baissa, et sa main fine et blanche passa plusieurs fois au-dessus des petits souliers. Enfin, elle se redressa belle et radieuse, et, légère comme un oiseau, elle courut rejoindre sa compagne.

Quand la jeune femme rentra au milieu de la nuit, Jacques et les enfants dormaient toujours.

## VI

Jacques et sa femme se réveillèrent en même temps, à l'aube naissante.

— Jacques, dit-elle, tu as bien dormi; te ressens-tu encore de ton malaise?

— Plus du tout; le sommeil a réparé mes forces; je suis tout à fait bien. Je vais me lever, je ferai un bon feu pour que la chambre soit chaude quand tu habilleras les enfants.

— Non, répliqua-t-elle; c'est aujourd'hui fête, tu ne travailles pas; prends encore une heure ou deux de repos, je veux me lever la première.

À ce moment, André se réveilla à son tour. Il se retourna dans son petit lit, sortit à moitié de dessous les couvertures et regarda

du côté de la cheminée, les yeux grands ouverts. Mais le jour était encore trop faible ; il ne put voir ses souliers et ceux de son petit frère.

— André, lui dit sa mère, tu vas avoir froid, recouche-toi, mon ami, recouche-toi bien vite.

L'enfant obéit ; mais, relevant aussitôt sa petite tête intelligente :

— Maman, dit-il, le bon Noël est venu cette nuit ; je voudrais savoir ce qu'il a apporté à mon petit frère et à moi.

— Hier soir, dit la jeune femme à son mari, ma lampe s'est éteinte, nous n'avons plus d'huile. Je suis allée à la messe de minuit. En rentrant, dans l'obscurité, j'ai oublié de mettre dans leurs petits souliers des noisettes et deux morceaux de sucre que j'ai mis en réserve pour cela, il y a plus d'un mois.

Jacques poussa un soupir.

— Les riches sont bien heureux, dit-il amèrement, de pouvoir faire selon leur cœur pour leurs enfants.

Ces paroles rappelèrent la jeune femme à la réalité cruelle et elle se retint pour ne pas pleurer.

Elle se leva.

— Maman, cria André, dis-moi donc tout de suite ce qu'a apporté le bon Noël.

— Oui, oui, je vais te le dire.

Elle s'habilla très vite et alla prendre dans un meuble sa pauvre réserve de sucre et de noisettes.

Elle était presque gaie. Ce rien n'allait-il pas être la joie de ses enfants ?

Comme elle se disposait à vider sa main dans les petits souliers, elle s'aperçut qu'une autre main l'avait prévenue. Elle ne put retenir un cri de surprise. Elle courut vers son mari et l'embrassa à plusieurs reprises.

— Méchant, lui dit-elle d'une voix entrecoupée, pourquoi ne me disais-tu pas que tu leur avais acheté des bonbons ? Mon Dieu, comme il vont être heureux !

— Voyons, calme-toi, fit Jacques ; je ne te comprends pas, je n'ai rien acheté. Je n'ai pas trop de ce que je gagne pour nous donner du pain.

— Mais ces bonbons, Jacques, ces bonbons, d'où viennent-ils !

— Tu as mal vu.

Elle alla prendre un soulier et le plaça sous les yeux de son mari.

— C'est vrai, fit-il.

— Jacques ! s'écria-t-elle, cette nuit, en mon absence, quelqu'un est entré chez nous.

— Mais oui, maman, cria André, le bon Noël, je l'ai vu.

La jeune femme versa sur la table le contenu du petit soulier. Au milieu des bonbons tomba une pièce de vingt francs.

— Jacques, de l'or ! fit-elle. Regarde.

— De l'or ! répéta le mari qui croyait faire un beau rêve.

Elle prit les autres souliers. Dans chacun, il y avait une pièce de 20 francs avec les bonbons.

— Quatre-vingts ! s'écria-t-elle, nous sommes sauvés !

Elle était comme folle. Elle courait au lit de son mari, à celui d'André, puis au berceau. Elle embrassait Jacques, elle leur montrait les pièces d'or qu'elle faisait sonner dans sa main. Elle pleurait ; le bonheur, la joie l'étouffaient. Enfin, elle devint plus calme. Elle donna des bonbons à André qui se mit à les croquer sans façon.

— Le bon Noël est bien gentil, dit tout à coup le petit garçon ; je lui avais demandé de l'argent et il m'a apporté aussi des bonbons.

— André, lui dit sa mère, tu m'as dit tout à l'heure que tu l'avais vu, le bon Noël ?

— Oui, maman. Je me suis réveillé la nuit, j'ai vu chez nous une grande lumière, et au milieu le bon Noël qui descendait du ciel. Il était là, tiens, tout près de moi ; il m'a regardé et j'ai vite fermé les yeux.

— Était-il vieux ?

— Non.

— Tu n'as pas reconnu sa figure ?

— Si, il avait la figure de mademoiselle Gorjut.

— Ah ! je comprends ! s'écria la jeune femme en levant les bras vers le ciel. A côté de l'homme égoïste et sans cœur, Dieu a placé l'ange de la Charité.

Émile RICHEBOURG

## LES LIVRES D'ÉTRENNES

Nous avons aujourd'hui un devoir à remplir, et nous le faisons avec d'autant plus de plaisir que l'indulgence de nos lectrices nous est forcément acquise : comment, en effet, pourraient-elles trouver mauvais que nous nous inclinions devant l'usage et l'actualité, alors qu'elles, obéissent elles-mêmes avec tant de docilité aux mille et un caprices de la mode ? Et, après tout, n'est-ce pas aussi cette dernière qui exige que nous passions en revue les belles publications écloses aux approches du jour de l'an ?

La librairie Hetzel a, la première, eu l'heureuse idée de légitimer, en le faisant tourner au profit de livres toujours charmants, mais dignes de rester, le goût naissant du public pour les livres d'étrennes illustrés. Les directeurs du *Magasin et de la Bibliothèque illustrés d'éducation et de récréation*, en choisissant l'époque des étrennes pour mettre au jour les excellents ouvrages, à l'usage de l'enfance et de la jeunesse, qui ont mérité à l'ensemble de leur œuvre une place à part dans l'estime des familles, sont parvenus à constituer à nos enfants la bibliothèque qui avait manqué à leurs pères. Ce n'est pas médiocre du passé de notre littérature que de rappeler son indigence sur ce point.

Les œuvres qui veulent durer ne s'improvisent pas. La collection Hetzel, si bien commencée, il y a quinze ans, par la *Comédie enfantine*, de Louis Ratisbonne, et l'*Histoire d'une bouchée de pain*, de Jean Macé, a grandi sagement et lentement, de façon à compter aujourd'hui plus de cent volumes, véritable trésor littéraire et scientifique de l'enfance et de la jeunesse. La plupart des classiques modernes de la récréation et de l'éducation sont là. Il en est, à coup sûr, bien peu qui n'aient mérité successivement le suffrage des plus difficiles et des plus délicats ; bon nombre d'entre eux ont, d'ailleurs, été couronnés par l'Académie française. Nous nous bornerons, pour aujourd'hui, à signaler les quatorze ouvrages nouveaux que la maison Hetzel offre cette année à sa nombreuse clientèle et à les indiquer par leurs titres et le nom de leurs auteurs.

C'est tout d'abord, après l'*Histoire d'une Maison*, l'*Histoire d'une Forteresse*, ornée de ces incomparables dessins qui doublent la valeur des œuvres de M. Violet-le-Duc. — *La Plante*, de Grimard, livre excellent déjà arrivé à la célébrité dans le format in-18. — *Le Docteur Océ et le Tour du monde*, de Jules Verne. — *Mon premier Voyage en mer et les Planteurs de la Jamaïque*, par Mayne-Reyde. — *L'Histoire d'un âne et d'une jeune fille*, par P.-J. Stahl, pour la jeunesse et le second âge. — Les deux volumes de l'année du *Magasin d'éducation* contenant toute la 1<sup>re</sup> partie de l'*Ile mystérieuse*, de Jules Verne. — Enfin, six charmants albums pour le premier âge : *Les caprices de Manette* ; — *Le premier cheval et la première voiture* ; — *Les méfaits de Polichinelle* ; — *La chasse au volant* ; — *La boulangère a des écus* ; — *Le Cirque à la maison*.

C'est une vraie fête pour la jeunesse et l'enfance et un véritable secours pour les familles que cette apparition annuelle de beaux et bons livres.

La confiance est l'œuvre du temps, il lui faut des preuves faites. Par le goût sévère qui dirige ses choix, par le scrupule qui y préside, M. Hetzel a certes justifié celle qui accueille les livres qui

portent la marque de sa *Bibliothèque d'éducation et de récréation*.

Nous ne connaissons qu'une seule publication qui puisse glorieusement rivaliser avec celle dont nous venons de parler : c'est le *Journal de la Jeunesse*, de la maison Hachette. Nous avons eu déjà occasion de le signaler à nos lectrices et de faire remarquer que, s'il s'adresse surtout aux jeunes gens, de plus vieux néanmoins pourraient encore en faire leur profit. Les deux volumes dont se compose l'année 1874 contiennent des éléments si variés, si attachants, si bien faits pour occuper utilement les loisirs d'un grand nombre de personnes, que nous n'hésitons pas à recommander de nouveau, et de toutes nos forces, cette utile et charmante publication, qu'on pourrait appeler, à bon droit, l'Encyclopédie du jeune âge.

Les nombreuses études de tout genre, les souvenirs de voyages, les récits et nouvelles y sont accompagnés de fines illustrations qui les font mieux comprendre, les animent et en rehaussent l'attrait. On a pu déjà s'en faire une idée par les quelques dessins que l'aimable obligeance des éditeurs nous a permis de reproduire il y a quelques mois, et pourtant ce n'était là qu'un faible spécimen des trésors de toute sorte dont le *Journal de la Jeunesse* est rempli.

Pour résumer notre opinion sur ce recueil, que nous préférons personnellement à tous ceux du même genre, nous dirons qu'il fait le plus grand honneur à la maison Hachette et ne le cède à aucune de ses meilleures publications.

Parmi les beaux livres qu'elle vient d'éditer et dont le manque d'espace ne nous permet pas de parler, il en est un qui se recommande particulièrement à nos lectrices : c'est l'*Histoire du costume en France*, depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par M. Quicherat, ouvrage orné de près de cinq cents gravures sur bois. Le savant directeur de l'Ecole des Chartes, dans le but d'être utile aux artistes, a traité la partie de l'antiquité avec un certain développement. Grâce aux notions qui résultent du texte et des figures, la plupart d'entre eux ne seront plus embarrassés lorsqu'ils auront à représenter un sujet de notre histoire ancienne.

Pour le commun des lecteurs, ce livre n'offre pas un moindre intérêt ; il présente sous son aspect le plus vivant et le plus pittoresque l'histoire de nos pères : excellent moyen de graver dans certains esprits le souvenir des idées et des faits qui se rattachent à chaque époque.

Ce que M. Quicherat a fait pour la période antérieure au XIX<sup>e</sup> siècle, M. Bertall l'a réalisé sous une autre forme pour l'époque actuelle, en ajoutant à la *Comédie de notre temps* une nouvelle série.

Le volume publié l'année dernière retraçait les habitudes, les manières, le costume, les manies et la civilité de notre temps. La seconde série, qui vient de paraître à la librairie Plon, entre plus avant dans la vie de nos contemporains : *les enfants, les jeunes, les murs et les vieux*, tel est le cadre dans lequel se meuvent successivement les types originaux qui vivent autour de nous. La comédie du collège, de la pension, du couvent ; celle des études de toutes sortes, des examens ; la comédie des carrières, les arts, les lettres, la paix et la guerre ; la comédie des places, celle de l'argent, celle de la Bourse, celle des dénouements : tout cela décrit et dessiné avec cette finesse, cette gaieté alerte et cette observation juste qui ont fait le succès de la première série.

Ces deux volumes sont indépendants l'un de l'autre, et cependant, réunis, ils forment le tableau d'ensemble le plus complet qui ait été fait jusqu'ici sur la vie de nos contemporains.

Ch. DAVID.

## THÉÂTRES

**GAITÉ.** — Le nouveau drame de M. Victorien Sardou, *la Haine*, a eu le privilège de mettre aux prises le ban et l'arrière-ban de la critique : selon les uns, l'auteur s'est élevé aussi haut que dans *Patrie* ; pour les autres, il est resté l'homme du *Magot* et de *Rabagas*. La vérité est entre ces extrêmes.

Dans le beau drame donné à la Porte-Saint-Martin, M. Sardou avait mis en scène le patriotisme ; aujourd'hui, c'est encore la patrie qui l'inspire. Tout ému du spectacle auquel il vient d'assister avec nous dans nos derniers malheurs, il a voulu retracer la peinture de ces luttes intestines, de ces haines qui ne craignent point de se donner carrière sous les yeux mêmes de l'étranger, qui nous raille et n'attend que le moment de profiter de nos discordes.

C'est, à côté d'un drame plus intime, l'histoire de la vieille querelle des Guelfes et des Gibelins. Il ne fallut rien moins que l'amour de la patrie pour y mettre un terme : on sait comment, après avoir désolé par leurs longues luttes la malheureuse ville de Sienne, ils lui rendirent enfin la liberté en s'unissant contre l'étranger, resté l'ennemi commun.

Voilà ce qui fait de *la Haine* une œuvre supérieure, d'où découle pour tous une grande et belle leçon. Comment ne pas savoir gré à l'auteur de s'être inspiré d'une aussi noble pensée, d'avoir tiré de l'histoire, en ces temps troublés, un pareil enseignement ?

**ONÉON.** — Grand succès, suivi d'un concert d'éloges au milieu duquel on aurait peine à distinguer une fausse note ! L'honneur en revient à M. L. Davyl, qui, dans une comédie en quatre actes, hardiment intitulée : *la Maîtresse légitime*, vient de donner une intéressante contre-partie aux *Faux ménages*, de M. Pailleton.

Cette heureuse pièce n'est point de celles qui dissèquent à fond une thèse sociale et dessinent avec un burin solide des caractères destinés à rester, mais il a suffi au public qu'elle effleurât avec l'esprit et le cœur une donnée sérieuse. C'est un début qui promet.

HOP-FROG.

## REVUE DES MAGASINS

M. DE PLUMENT voit de jour en jour s'accroître une clientèle déjà très nombreuse, grâce au soin extrême et à l'intelligence qui sont apportés dans la fabrication des produits de son industrie. On ne craint pas, dans cette maison, de manier et remanier les corsets, tournures, jupons, pour introduire de nouveaux perfectionnements dans leur fabrication. M. de Plument est constamment à l'affût des nouveautés et tient par dessus tout à être au niveau des exigences de la mode.

Le joli corset *Sultane* a subi d'importants changements : sa coupe s'est allongée, le busc (incassable comme tous ceux qu'on emploie dans cette maison) a pris également de la longueur, ainsi que les baleines. Avec ce corset modèle, une femme peut affronter sans crainte la cuirasse ou le corsage moyen-âge : elle aura toujours une jolie taille.

Quelques personnes nous ayant demandé de nouveaux renseignements sur le *jupon duvet*, nous nous empressons de les leur donner. Oui, c'est une innovation de la maison de Plument, et là seulement on peut se le procurer. Il est établi de la même façon que le jupon ouaté, avec cette différence que les piqûres sont moins rapprochées, car il faut laisser au duvet de l'espace pour gonfler, tandis que la ouate s'affaisse de plus en plus par l'usage. Il y a des jupons *duvet* en satinette à dessins cachemire, en cachemire même ou en soie de différentes nuances.

Une mère de famille peut offrir le corset *Sultane* ou le jupon *duvet* comme étrenne utile à sa fille ; c'est aussi un cadeau très convenable de sœur à sœur. Pour traiter une question de ce genre, le mieux est de visiter les magasins de la rue Vivienne, 33, ou de s'adresser à leur propriétaire, M. DE PLUMENT.

Le *jupon princesse articulé* continue de faire merveille. Il n'en est pas qui fasse mieux valoir les grâces et l'élégance d'une toilette.

— Mlle Marie BATAILLON réussit à merveille la capote pour jeunes filles et jeunes femmes; elle sait donner à ce vêtement une grâce particulière, remplie de crânerie. Voici, en ce genre, un ensemble assez réussi: — Jupon de velours tramé marron sans garnitures; capote en cheviot grisaille, avec col, revers et parements lisérés de marron, et deux rangées de boutons en os de même couleur.

Une robe *moyen-âge* nous a paru également remarquable. Mlle Marie Bataillon s'est tout à fait pénétrée du caractère de cette époque, en se servant non-seulement de la même coupe, mais aussi d'étoffes semblables à celles qu'on portait alors. Nous regrettons qu'il ne nous soit pas permis de la décrire et nous en dédommagerons nos lectrices en disant quelques mots des jolies toilettes de visite que nous avons vues rue Thérèse, 5. Ce sont des costumes en vigogne, garnis de velours en bandes; des robes en cachemire des Indes, mélangé de faille; d'autres en velours et matelassé; quelques-uns en pékin de velours et velours uni. Le tout combiné avec un tact exquis, d'une simplicité relative et de très bon goût, tel enfin qu'une femme élégante et « comme il faut » peut le désirer.

Mlle Marie Bataillon nous a également montré de délicieuses robes de soirées, une entre autres ainsi composée: — Jupon en satin bouton d'or, à longue traîne, entouré dans le bas de bouillonnés de tulle blanc qui en voilent l'éclat. Quatre écharpes en tulle, superposées sur le devant, brident la jupe et se réunissent derrière en quatre nœuds; au bas de chacune d'elles, une frange grelot en chenille rouge. Corsage cuirasse en satin, décolleté et à manches courtes, garni dans le haut d'une draperie en tulle, terminé par des franges assorties. Rien de plus distingué.

### SPÉCIALITÉS

Le meilleur remède à employer pour combattre les rhumes, catarrhes, coqueluches, gripes, toutes les affections des bronches en un mot, c'est le sirop et la pâte de Nafé préparés par la maison DELANGRENIER (26, rue de Richelieu). D'un commun accord et d'après des expériences comparatives faites par MM. les médecins des hôpitaux de Paris, il a été reconnu que le sirop et la pâte de Nafé ont une supériorité incontestable sur toutes les préparations du même genre qui existent actuellement.

De préférence, on prend le sirop de Nafé pur, par cuillerée à soupe pour les grandes personnes, par cuillerée à café pour les enfants; on peut en prendre de quatre à six cuillerées et même plus par jour. Il est également très salubre pour la santé de sucrer une tisane pectorale avec le sirop de Nafé; c'est même ce que l'on recommande de faire pour les toux persistantes.

La pâte de Nafé est un bonbon fort agréable à sucer. Il est souvent sage de le prendre alternativement avec le sirop de Nafé afin de compléter l'effet de ce dernier. De cette façon, la poitrine reçoit constamment le bénéfice du Nafé. On sait que ce fruit de la Katmych est cultivé sur une grande échelle en Syrie et en Egypte, et que ses propriétés adoucissantes et rafraichissantes sont fort connues et appréciées des Arabes.

M. Delangrenier possède un grand nombre d'attestations très flatteuses de médecins de la Faculté et des hôpitaux, sur l'excellente préparation des deux produits dont nous venons de parler et sur les bons résultats qu'ils en ont obtenus. Il n'est pas inutile de faire observer que M. Delangrenier est seul propriétaire de la pâte et du sirop de Nafé, ainsi que du Racahout des Arabes; en conséquence, se méfier des contrefaçons!

— La *Veloutine Viard* est un produit d'une valeur si incontestable que son propriétaire n'hésite pas à la donner à titre d'essai, tant il est convaincu que l'on ne voudra plus en employer d'autre! Elle est si fine, si impalpable qu'un léger nuage suffit pour transformer la peau en lui donnant une fraîcheur idéale; on n'en soupçonnerait jamais la présence, sans l'éclat enchanteur qu'elle laisse après elle.

La *veloutine Viard* est établie en trois nuances différentes: blanche, rose, Rachel; c'est à chaque personne à bien demander ce qui lui convient le mieux en égard à son teint naturel. C'est toujours faire preuve de mauvais goût que de vouloir paraître ce que l'on n'est pas: rose, si l'on a le teint mat; blanche, si l'on est brune. D'ailleurs, la ruse est trop facile à deviner, et la femme qui croirait devoir y recourir n'aurait jamais les riens pour elle!

Ce qui donne une si grande vertu à la *veloutine Viard*, c'est qu'il n'entre dans sa composition que des principes végétaux: le bismuth en est complètement banni; la glycérine, au contraire, y entre pour une large part et lui donne ses qualités rafraichissantes. Ce sont là des garanties sérieuses, que tout le monde apprécie justement. Ce produit, si supérieur à tous ceux de son espèce, tient des fards par son adhérence, et de la poudre d'amidon par ses résultats bienfaisants. Des artistes célèbres ont adopté la *veloutine Viard* pour le théâtre et s'en trouvent fort bien. Quant aux femmes du monde, leur patronage lui est depuis longtemps acquis.

C'est à la parfumerie VIARD (2, place du Palais-Royal) qu'il faut adresser les demandes.

— Parmi les étrennes utiles à offrir en famille ou entre intimes, nous pouvons placer le *Rowland's Macassar oil*, le *Rowland's Kalidor* et le *Rowland's Odonto* ou *Pearl dentifrice*: trois produits supérieurs du commerce anglais, dont la réputation est universelle et remonte aussi loin que possible dans le passé.

Le *Rowland's Macassar oil* sert à l'entretien de la chevelure, à laquelle il donne la force, la souplesse et un lustre extraordinaire.

Le *Rowland's Kalidor* sert à embellir le teint, en donnant à la peau une délicatesse de ton et une douceur d'une suavité exceptionnelle.

Le *Rowland's Odonto*, surnommé « la perle dentifrice », conserve les dents, en enlève le tartre, en blanchit l'ivoire et donne à la bouche une fraîcheur exquise.

En vente à Paris chez: MM. Lama, 151, rue Saint-Denis (vente en gros) — Guerlain, 15, rue de la Paix; — Robert, 23, place Vendôme; — Hoggs, 2, rue Castiglione; — Swann, 12, rue Castiglione; — Fay, 5, rue de la Paix; et chez tous les coiffeurs ou parfumeurs de France. Il faut surtout se méfier des contrefaçons, et pour cela exiger les articles de ROWLAND, 20, Halton-Garden, Londres.

— Rien ne peut altérer la réputation du *Lait antiphélique* de CANDÈS, car aucun produit ne saurait lui être comparé: c'est une spécificité unique, que trente années de succès non interrompus recommandent d'une façon particulière.

On s'en sert comme de lotion, en le mélangeant d'eau ordinaire, et la peau bénéficie de ce lait virginal en acquérant un teint d'une blancheur et d'une fraîcheur dignes de celles des jeunes années. Grâce à son emploi, rougeurs, plaques jaunes, taches de rousseur, masque de grossesse, tout est effacé; il n'en reste plus trace!

Comment ne pas être belle avec de pareils éléments? Une femme serait vraiment bien maladroite de ne pas en profiter! Mais la coquetterie naturelle est là; elle plaide mieux que personne en faveur des produits aussi merveilleux et dont les résultats sont si immédiats.

Nous ne saurions trop recommander la prudence en ce qui concerne le *lait antiphélique* de Candès: la contrefaçon, cette plaie du commerce, s'en est emparée, en faisant de nombreuses imitations, qui sont la preuve même de son réel mérite; mais nous devons rappeler que M. Candès est toujours le seul propriétaire du véritable lait antiphélique et que les demandes doivent lui être adressées, 23, boulevard Saint-Denis.

M. D'A.

### NOTRE GRANDE PRIME

#### Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire; aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désiraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.

Cette observation se rapporte également à la MACHINE À MAIN des mêmes constructeurs, dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à 40 francs.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la MACHINE À MAIN dans les mêmes conditions.

Ad. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,  
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.